

Ariel

(FRAGMENT)

Je trouve le symbole de ce que doit être notre âme dans un conte que je vais chercher dans un coin poudreux de ma mémoire. Il était un roi patriarcal, dans l'Orient indéterminé et naïf où la troupe joyeuse des contes se plaît à faire son nid. Son royaume vivait l'enfance candide des tentes d'Ismaël et des palais de Pylos. Plus tard, dans la mémoire des hommes, la tradition appela ce roi le roi hospitalier. Sa pitié était immense. Tout malheur tendait à s'y confondre, comme poussé par son propre poids. A son hospitalité avait recours aussi bien le malheureux en quête de pain blanc, que l'âme désolée à la recherche du baume des mots qui caressent. Comme une plaque sensible et sonore, son cœur reflétait le rythme des autres cœurs. Son palais était la maison du peuple. Dans cette auguste enceinte, ce n'était que liberté et animation ; jamais gardes n'en avaient défendu l'entrée. Sous les portiques ouverts, les bergers formaient des chœurs quand ils consacraient leurs loisirs à de rustiques concerts ; de frais groupes de femmes disposaient sur des joncs tressés les fleurs et les grappes dont se composait uniquement la dîme royale. Des marchands d'Ophir, des colporteurs de Damas franchissaient à toute heure les vastes portes et étalaient à l'envie, sous les regards du roi, les étoffes, les bijoux, les parfums. Près du trône, reposaient les pèlerins lassés. Les oiseaux se rejoignaient au milieu du jour pour recueillir les miettes de la table royale ; avec l'aube, les enfants arrivaient en groupes bruyants au pied du lit où dormait le roi à la barbe d'argent et lui annonçaient la présence du soleil. Sa libéralité infinie s'étendait aussi bien qu'aux êtres infortunés, aux choses sans âmes. La nature sentait également l'attraction de son appel généreux. Les vents, les oiseaux et les plantes — comme dans le mythe d'Orphée et dans la légende de saint François d'Assise, — semblaient chercher l'amitié

humaine dans cet oasis d'hospitalité. Du germe tombé au hasard jaillissaient et fleurissaient, entre les joints des pavés et des murs, les giroflées des ruines, sans être arrachées par une main cruelle, sans être foulées par un pied malin. Par les fenêtres ouvertes, les liserons hardis et curieux s'allongeaient à l'intérieur des chambres royales. Les vents fatigués abandonnaient lentement sur le château royal leur charge de parfums et d'harmonies. Se dressant les uns sur les autres, comme s'ils voulaient le ceindre dans un embrasement, les flots de la mer voisine le saupoudraient de leur écume. Et une liberté paradisiaque, une immense réciprocité de confiance maintenaient partout l'animation d'une fête inextinguible...

Mais au dedans. tout au dedans séparée de l'alcazar bruyant par des allées couvertes, cachée au regard vulgaire — comme l'« église perdue » de Uhland au sein farouche de la forêt —, au bout de sentiers ignorés, s'étendait une salle mystérieuse, où il n'était permis de poser le pied à personne, sauf au roi lui-même, dont l'hospitalité prenait sur le seuil un aspect d'ascétique égoïsme. Des murs épais entouraient la salle. Pas un écho du tourbillon extérieur, pas une note échappée au concert de la nature, pas un mot sorti des lèvres des hommes, ne parvenaient à franchir l'épaisseur des blocs de porphyre taillé et à émouvoir les ondes aériennes dans la chambre interdite. Un silence religieux y veillait sur la chasteté de l'air endormi. La lumière, que tamisait l'émail des vitraux, arrivait languissante, mesurée à son passage par une inaltérable égalité, et se diluait comme un flocon de neige qui a envahi un nid tiède, dans le calme d'un milieu céleste. Jamais ne régna paix aussi profonde, ni dans la grotte océanique, ni dans la solitude des forêts. Parfois, — quand la nuit était diaphane et tranquille, — le plafond à caissons s'ouvrait comme deux valves de nacre et, à sa place, laissait planer la magnificence des ombres sereines. Dans l'atmosphère flottaient comme des ondes toujours présentes, l'essence chaste du nénuphar, le suggestif parfum de l'assoupissement chargé de pensées, de la contemplation de l'être en soi. De graves cariatides gardaient les portes d'ivoire dans l'attitude du silence. Aux trumeaux, des figures sculptées parlaient d'idéal, d'abstraction, de repos... Et le vieux roi assurait, bien qu'il n'eût été donné à personne de l'accompagner jusque-là, que son hospitalité était dans la mystérieuse retraite aussi généreuse, aussi grande que toujours, mais que ceux qu'il conviait au milieu des murs discrets étaient des hôtes impalpables et des convives subtils. C'était là que rêvait, que se délivrait de

la réalité, ce roi de légende ; là, ses regards se tournaient vers l'être intérieur et ses pensées se polissaient dans la méditation comme les cailloux lavés par l'écume ; là se déployaient sur son noble front les blanches ailes de Psyché... Puis, quand la mort vint lui rappeler qu'il n'avait été dans son palais qu'un hôte de plus, la demeure impénétrable resta fermée et muette pour toujours, pour toujours abîmée dans son repos infini ; nul ne la profana jamais, parce que personne n'aurait osé fouler d'un pied irrespectueux l'endroit où le vieux roi avait voulu être seul avec ses rêves, vivre isolé dans la dernière Thulé de son âme.

JOSÉ ENRIQUE RODÓ.

(Traduit par J-F. Juge).